

Les traîneries de la mémoire

Patrice Desbiens, *Décalage*, poésie, Prise de parole, Sudbury, 2008, 67 pages

François Paré

Numéro 143, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1471ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

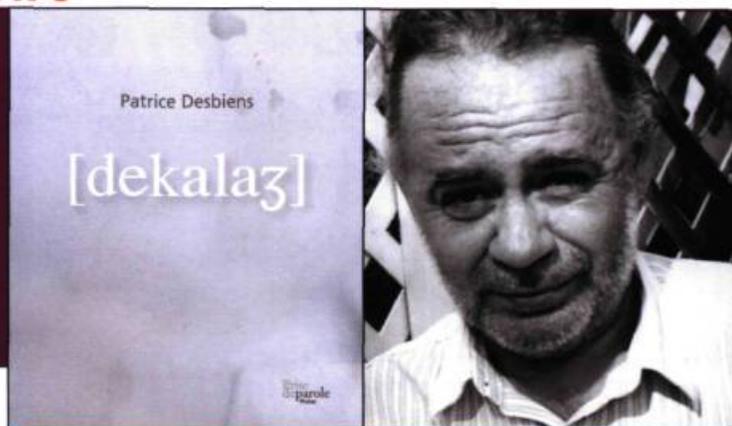
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, F. (2009). Compte rendu de [Les traîneries de la mémoire / Patrice Desbiens, *Décalage*, poésie, Prise de parole, Sudbury, 2008, 67 pages]. *Liaison*, (143), 62–63.

FRANÇOIS PARÉ

Patrice Desbiens, *Décalage*, poésie, *Prise de parole*, Sudbury, 2008, 67 pages.

DANS CHACUN DES RECUEILS de Patrice Desbiens — ou presque! — on peut apercevoir un marcheur désabusé et inquiet, hantant comme un condamné les rues de son enfance. Nous sommes le plus souvent dans une ville du Nord ontarien, presque toujours Timmins. Rien n'évoque ici la puissance des paysages naturels qui enserment et nourrissent pourtant ces villes de l'errance. L'éclat du soleil sur la neige ciselée par le vent, les rivières chargées de résine et l'espace vierge apparemment sans limites, tout cela est en réalité de peu d'intérêt, car l'homme dépeint par Desbiens est un avatar de la petite ville poussiéreuse. À l'écart de toute rédemption, il n'a rien à voir avec l'omniprésence de la nature. Revenant toujours vers ce qui reste envers et contre tout sa seule origine, l'homme ne retrouve que les lambeaux quasi effacés d'une enfance marquée par l'anémie linguistique et l'indifférence généralisée. Ayant trop vite quitté les lieux, le passé défait a donc laissé ses traîneries

dans le paysage.

Exploration de la mémoire, le tout dernier livre du poète ne semble pas à prime abord refléter un épuisement du sens. Le recueil se présente plutôt comme une sorte de *memento* que chacun pourra apposer sur les lieux communs du passé. Le titre, *Décalage*, nous est donné en alphabet phonétique sur la page couverture¹. Cette traduction de la parole, mise entre crochets selon les conventions de la linguistique, et son inscription dans l'écriture formeront une première rupture: *a gap*, nous dira en anglais la définition fournie par Desbiens en contrepoint de ses textes poétiques. Mais cet écart entre la voix et le texte se superpose toujours à la distance multiple qui, toujours chez Desbiens, fracture le sujet dans sa quête du sens. Plus tard, le même décalage révèle les rapports oppressifs entre les langues et surtout il nomme sous toutes ses formes la mise

à l'écart de la mère, figure déficiente de la signification à l'origine même de l'errance. Seul un *vouloir-dire* sans fin continue aujourd'hui d'habiter ce décalage que l'homme errant mis en scène par Desbiens ne cesse d'interroger. S'il «traîne son ombre par la main», c'est justement pour mieux en pénétrer le secret.

Il n'est guère surprenant dans ce contexte que Desbiens évoque, dans ce dernier recueil, la présence tutélaire de Jack Kerouac, lui qui ressentait envers la figure maternelle de «mémère» une profonde ambiguïté. Desbiens fait du poète américain d'origine canadienne-française le témoin de la vacuité du présent, si vide en fait que la mémoire du passé n'arrive jamais à lui insuffler vie. Kerouac lui-même ne répond plus à l'appel, emporté par la disparition qu'il avait annoncée: «there is no me, because all is emptiness», avait-il dit tel un prophète. Ainsi Desbiens réduit les territoires identitaires à des bars minables où les «apôtres» du poète disparu,

1 - Patrice Desbiens, *Décalage*, Sudbury, *Prise de Parole*, 2008, non paginé.

GALERIE MONTCALM

NOMADE, une collection en mouvement

30^e anniversaire de la Collection Loto-Québec

Jusqu'au 19 avril



Kittie Bruneau, *Tondo*, 1998, acrylique sur toile, 120 cm

Organisée pour souligner le 30^e anniversaire de sa création, la tournée provinciale de la Collection Loto-Québec fait une première halte à Gatineau. L'exposition reflète la richesse et le dynamisme de cette collection d'entreprise qui figurent parmi les plus importantes au Canada.

L'Envers de la photographie : Artistes japonais d'aujourd'hui

En collaboration avec l'Ambassade du Japon à Ottawa

Du 30 avril au 7 juin

Vernissage le 30 avril de 19 h à 21 h



Eikoh Hosoe, *Kamaitachi # 32*, gélatine argentique, 1965

Cette exposition mise en circulation par la *Japan Foundation* présente le travail de onze photographes japonais ayant comme intérêt commun la poursuite d'un idéal, celui de révéler la richesse de l'invisible ou de ce qui est dissimulé dans cette réalité matérielle dépourvue de toute spiritualité.

Renseignements : 819 595-7488
www.gatineau.ca/galeriemontcalm



Galerie Montcalm
Maison du Citoyen
25 rue Laurier
Gatineau, secteur Hull
galeriemontcalm1@gatineau.ca

« accoudés à une grande table », attendent sa résurrection. Pour Desbiens, la nécessité du poème émanera de cette dérégulation du moi. *Décalage* convoquera d'ailleurs tous les poètes, comme en de grandes retrouvailles sous le « chapeau » de l'absence. Les lieux de passage déstructureront leur quête du sens.

Décalage comporte, en outre, une assez longue suite de poèmes autobiographiques intitulés « Spicilège ». Ce « recueil d'actes, de notes, d'essais » rappellera sans aucun doute aux lecteurs les grands textes d'*Un pépin de pomme sur un poêle à bois*, dans lesquels Desbiens faisait surgir pour la première fois le visage tourmenté de la mère aux portes de la mort. Cette fois, pourtant, l'évocation de l'enfance à Timmins est soutenue par une sourde nostalgie et, par-dessus tout, par la conscience d'un irréparable décalage entre le Québec et l'Ontario, maintenant au cœur même de l'histoire personnelle du poète. Plus que jamais, affirme Desbiens, c'est cette distance entre la culture mère et les enfants perdus du Nord ontarien qu'il faut exposer au langage décapant de la poésie. Plus encore, c'est ainsi qu'il faudra désormais comprendre comment, à la manière de Rimbaud à Charleville ou de Kerouac à Lowell, le poète de Timmins a pu naître du trou béant de sa propre culture, comme si *de rien n'était*. De quelle naissance a-t-il pu s'agir ? Peut-être aurait-il fallu être autre, comme Robert Dickson auprès duquel plusieurs poèmes de *Décalage* semblent chercher réconfort. Mais les dernières pages du recueil tournent en dérision le lexique du politique : « Les clochers se chicanent / de Timmins à Téhéran ». Partout la guerre a raison de l'histoire individuelle ; partout, défait par le non-sens, l'errant « traîne [son] placenta / plein de poèmes / morts-nés ». Rien de plus noir, on le voit, que cette mise à l'écart finale.

Il semble que la posture du poète soit restée la même, trente ans après la parution de *L'espace qui reste*. Pour le passant qu'il est, la mémoire est un arrêt sur image. Quelques débris jonchent la surface du langage : quelques notes de CANO, les camarades d'enfance, les descentes à vélo sur la rue Kathleen à Timmins, la poussière du bran de scie chez Mallette Lumber. Vues de loin, ces formes constituent encore une fois la matière première des textes de Patrice Desbiens. Mais ces formes sont pétrées d'absence. Rien ne permet d'entrevoir autre chose que la reprise sans fin de leur insuffisance primordiale. ||

François Paré est professeur de littérature au département d'études Françaises de l'Université de Waterloo. Son livre, Le fantasme d'Escanaba, a paru en 2008 aux Éditions Nota Bene.